

I- La narration: fiction ou réalité ?

L'Enfant de Noé est un récit qui s'apparente à différents genres narratifs. Récit rétrospectif d'une enfance fait par un narrateur adulte qui apparaît au dernier chapitre et dit avoir juste terminé de rédiger ce qui vient d'être lu. Récit qui semble aussi (auto)biographique, s'appuyant sur des faits, lieux, personnages réels. Mais fiction puisque le narrateur n'est pas l'auteur et qu'au-delà du récit d'une vie, le roman présente certains aspects du conte.

A/ Le récit

1/ Le point de vue de la narration : qui est le narrateur ?

a) Un récit à la première personne

L'Enfant de Noé est un récit fait à la première personne du singulier, dans lequel le narrateur est aussi le personnage principal. Le point de vue est donc interne, ce qui permet au lecteur d'entrer dans la conscience du personnage et établit un lien privilégié entre eux. On remarquera que le narrateur sépare les différents événements ou moments rapportés en séquences que la pagination isole mais qui ne sont pas numérotés en chapitres, ainsi qu'il convient à un récit fait à partir de souvenirs et qui ne constitue pas un ensemble bien organisé pour le narrateur.

D'autre part, le « dernier chapitre » n'en est pas un pour le narrateur qui commence, au contraire, une nouvelle phase de sa vie. Cependant, pour plus de facilité, nous donnerons des numéros aux chapitres.

b) Un narrateur enfant

Le récit est, presque dans son intégralité, fait à travers les yeux, la pensée d'un jeune narrateur, âgé de sept à dix ans.

La guerre sera donc vécue de l'intérieur, avec la fraîcheur et l'innocence d'un enfant, ce qui soulage le récit de trop de dramatisation ou pathétique. Mais, sa maturation accélérée par la guerre, le narrateur est presque adolescent à la fin du récit et peut déjà analyser ce qu'il vit ou a vécu, comprendre, par exemple, le sentiment d'étrangeté qu'il éprouve face à ses parents, lors de leurs retrouvailles (p.174).

On apprend l'identité du narrateur- personnage au cours du récit : son prénom page 12, son âge page 13, sa religion et le métier de son père page 16, sa nationalité page 20 et son nom de famille page 45 : Joseph Bernstein a sept ans, est juif, belge, vivant à Bruxelles avec son père tailleur et sa mère.

c) Un narrateur adulte

Cependant il y a aussi un autre narrateur : le même Joseph devenu adulte. Dans les dernières pages, le narrateur se présente comme le rédacteur du récit et annonce que cinquante ans ont passé depuis les faits que lui-même vient de rapporter.

Et, à l'intérieur même du récit rétrospectif, ce narrateur- adulte apparaît à de nombreuses reprises. Dès la première ligne (« lorsque j'avais dix ans »), le récit est mis dans la perspective de l'adulte penché sur son passé. L'adulte prend le relais de l'enfant quand il faut expliquer des faits que celui-ci ne pouvait savoir à l'époque, notamment historiques, comme les dangers accrus qui ont suivi la Libération (page 155), ou religieux (la direction de Jérusalem (p.94) ou la mauvaise connaissance de l'Ancien Testament par les catholiques (p.132)).

Le narrateur- adulte intervient aussi pour cadrer le récit dans la chronologie de la guerre, notion floue pour un jeune enfant, et résumer certaines périodes de sa vie : (« à partir de cette nuit-là » p.99, « ainsi débuta notre amitié » p.65, « Rudy et moi devenions de plus en plus proches » p.123, etc). Autre intervention du narrateur- adulte dans les analyses des actions des personnages: pourquoi ses parents ne lui ont pas dit au revoir (p.31), pourquoi Rudy s'acharne à être un cancre (p.123-124), pourquoi son père a un tel appétit de réussite matérielle (p.174). Il explique parfois ses propres sentiments de façon rétrospective : son absence de tristesse (p.40), ou sa peine, partagée avec Rudy (p.73, p.84), son amour pour sa mère (p.16).

Par ailleurs, il éclaire de la sagesse gagnée au fil des ans événements ou émotions de son enfance, utilisant alors le présent de vérité générale : « certaines émotions se révèlent si puissantes que, heureuses ou malheureuses, elles nous brisent » (p.119) ou « en temps de guerre, le pire des dangers est l'habitude » (p.134). Le ton amusé de certains passages laisse aussi transparaître le narrateur- adulte face à l'enfant qu'il fut, pour son incompréhension de ce qu'est la noblesse, par exemple, ou dans ses descriptions des personnes qu'il rencontre et dont un trait l'a marqué (la moustache du Comte de Sully ou la ressemblance de Mademoiselle Marcelle avec un oiseau).

Mais il y a surtout deux épisodes où le narrateur- adulte intervient dans le récit rétrospectif et ces deux épisodes concernent, bien sûr, ses relations avec ses deux « pères ». L'adulte confirme, page 128, ce que l'enfant refusait d'admettre : que l'homme aperçu du haut d'un arbre était bien son père. C'est l'adulte qui est capable d'analyser la « réaction monstrueuse » de l'enfant souhaitant que son père ne s'immisce pas dans sa nouvelle vie à la Villa Jaune ni dans sa nouvelle relation avec le Père Pons, au point de préférer qu'il fût mort. Plus loin, page 152, c'est encore l'adulte qui associe la manifestation personnelle de ses sentiments à une manifestation collective de joie, puisque le 4 Septembre 1944, jour de la Libération de la Belgique, correspond à sa déclaration d'amour au Père Pons. Ce jour marque la fin de la guerre mais surtout celle de l'initiation de l'enfant qui reconnaît son affection pour son guide spirituel et sa nouvelle filiation.

2/ Les variations de la chronologie

a) Un récit rétrospectif

Le roman est composé de deux parties distinctes : une analepse qui occupe les 180 premières pages et un retour au présent du narrateur dans les dix dernières.

Cependant, de même que l'adulte interfère avec l'enfant, de même la chronologie n'est pas aussi simple qu'il y paraît

b) Une prolepse

Le corps central du récit raconte les deux années où le narrateur a vécu dans la Villa Jaune (1942-1944). Mais si ce récit des années de séparation d'entre le narrateur et ses parents se clôt logiquement par leurs retrouvailles (p.166-173), Joseph ne commence pas par la séparation. Il rapporte, avant d'entrer dans un récit chronologique, la scène vécue plusieurs dimanches de suite, à la fin de la guerre, quand il avait dix ans : celle où, avec d'autres enfants cachés, il défilait sur une estrade pour retrouver ses parents ou - à défaut- trouver « preneur ». Cette scène est reprise brièvement dans le récit qui poursuit son cours chronologique, avec les événements qui se passent « ce dimanche-là » (p.168). Il s'agit donc d'une prolepse, à l'intérieur du récit rétrospectif. Si Joseph- adulte choisit de commencer son récit par cette scène, c'est qu'elle est particulièrement douloureuse et frappante pour l'enfant qu'il a été et qui marque encore l'adulte qu'il est devenu, car il lui semblait être « mis aux enchères ».

Mais ce choix éclaire aussi la suite d'une lumière significative : d'une part, cette scène est annoncée comme étant le retour « à la réalité » et la fin du « temps de l'espoir et des illusions », ce qui va donc faire apparaître les deux années de guerre, malgré leurs circonstances tragiques, comme des moments heureux. Le fait aussi que le narrateur commence par « lorsque j'avais dix ans » rassure le lecteur sur ce qu'il adviendra de l'enfant dans le retour en arrière.

Enfin, on voit que ce récit d'une enfance pendant la guerre est surtout celui d'une recherche de parenté- filiation : l'enfant « abandonné » par ses parents se trouve libre de s'en trouver d'autres- et le titre du roman laisse de suite supposer qu'il a pu trouver un père de substitution. Le récit annonce donc , dès les premières pages, qu'il portera sur la création de nouveaux liens entre le narrateur et un père non- biologique, cet abbé qui est le seul personnage à apparaître dans ce chapitre, avec le narrateur.

c) Chronologie, résumés et ellipse temporelle

Le récit chronologique commence ensuite, en 1942, quand les mesures nazies contre les juifs forcent les parents du narrateur à le confier « à des inconnus ». Le deuxième chapitre (pages 15-30) rapporte les dernières journées que Joseph passe avec ses parents. Dans le troisième chapitre (pages 31-121), une année scolaire est racontée, alors qu'une deuxième commence au chapitre 4 (page 123), interrompue par

la Libération qui clôt ce chapitre (p.153), le 4 Septembre 1944. Le narrateur raconte la fin et l'immédiat après-guerre pages 155-180.

Le chapitre 6 (pages 181-189) est l'épilogue : après une ellipse temporelle de cinquante ans, le narrateur « achève de rédiger ce récit » qui était donc une analepse narrative. On trouve alors le présent d'énonciation, et le passé composé pour rapporter les faits antérieurs à cette sieste. Parmi ceux-ci, le narrateur résume ce qu'il est advenu de lui-même, du Père Pons, de Rudy depuis la fin de la guerre. Par moments, il reprend aussi le fil du récit rétrospectif de la guerre, utilisant le passé simple à nouveau, pour dire les honneurs rendus à Mademoiselle Marcelle ou au Père Pons, replaçant donc ces faits dans leur contexte historique. Peut-être a-t-il fallu qu'un demi-siècle passe pour que les événements douloureux de l'enfance puissent être racontés, comme c'est le cas pour nombre d'enfants cachés ou ayant souffert de la guerre.

Enfin, les dernières pages rapportent à nouveau des faits passés mais tout récents, « ce matin » pour la visite au bois du père Pons, « tout à l'heure », juste avant que Joseph ne termine son récit pour l' « anecdote » racontée à la fin, le passage du narrateur et de Rudy devant une maison palestinienne détruite. Or ces deux événements mettent en fait en perspective et justifient tout le récit qui a précédé : le narrateur se montre sous un nouveau jour, assumant entièrement sa double filiation, celle d'un juif et celle d'un héritier du Père Pons, celle d'un véritable enfant de Noé, puisque Joseph, à son tour, « commence une collection ». Le narrateur- adulte devient à cet instant véritablement la personne que le narrateur-enfant laissait présager, alors que les années intermédiaires semblent n'avoir été que des parenthèses dans sa vie (années au cours desquelles il a vécu comme tout le monde, résumant donc sans trop de détails son travail, sa vie familiale-nous ne savons que le prénom de sa femme, mais rien d'autre sur elle, ni le nom de leurs enfants ou petit- enfants). Si le narrateur- adulte écrit le récit de son enfance juste après son premier acte fait en tant qu'enfant de Noé ou Noé lui-même, c'est qu'il relie ces deux moments et justifie cet acte par les deux années vécues auprès du père Pons.

La composition du roman est donc significative : les scènes initiale et finale montrent que, bien plus qu'un récit d'enfant caché ou d'un enfant pendant la guerre, il s'agit d'un parcours spirituel. Le narrateur, à l'occasion des deux années de guerre au cours desquelles il n'a pas vraiment souffert, a vécu une expérience intérieure qui porte ses fruits cinquante années plus tard. Se cherchant un père de substitution au début du roman, le narrateur devient lui-même dépositaire et relais pour les générations futures.

B/ Un récit ancré dans le réel

Le récit se rapproche du biographique par plusieurs aspects : d'abord, il se donne comme le récit d'une vie, et n'était la différence de nom entre le personnage principal et celui sur la couverture, on pourrait le croire autobiographique. Ensuite, il est ancré dans la réalité de différentes façons : par les noms donnés en dédicaces qui se réfèrent à des gens réels- en particulier, l'abbé André, devenu personnage « historique » ; par le fait que l'auteur dit avoir été inspiré par le récit fait par un ami ; par l'époque et les lieux.

1/ La Belgique pendant la seconde guerre mondiale

Quelques rappels sont nécessaires pour comprendre le contexte de l'Enfant de Noé.

La Belgique a d'abord tenté de garder sa neutralité, proclamée par le roi Léopold III le 3 Septembre 1939. Cependant, les troupes allemandes décidant de passer par la Belgique, plus propice au déploiement des divisions blindées, celle-ci demande aux Alliés d'intervenir. La ligne de défense d'Anvers à Namur ne résiste que peu de jours, la bataille de la Meuse dure plus longtemps mais la Belgique capitule le 28 Mai 1940. Elle va vivre désormais sous l'occupation allemande, sous les ordres du gouverneur Von Falkenhausen, alors qu'un gouvernement libre est constitué à Londres. Le roi Léopold reste en Belgique et se considère prisonnier de guerre.

La Belgique sera libérée au début de Septembre 1944 : le 3, les Alliés entrent dans Bruxelles.

Un autre lieu ancre le récit dans le réel : l'Etat d'Israël dont la naissance et le développement sont évoqués dans les dernières pages du roman.

2/ Les mesures anti-juives

En Octobre 1940, les autorités allemandes obligent la fermeture des commerces des juifs étrangers et l'inscription au Registre des Juifs de tous les juifs âgés d'au moins 15 ans. Les plus jeunes n'ont pas l'obligation de posséder une carte d'identité mais doivent aussi être inscrits s'ils veulent obtenir la carte de ravitaillement donnant droit aux timbres alimentaires.

Le 31 Mars 1941, une série de mesures restreignent les activités des juifs (interdiction de posséder une bicyclette, un téléphone, un poste radio, d'aller dans les lieux publics). Une nuit de violences anti-juives a lieu à Pâques.

Le 27 Mai 1942, le port de l'étoile jaune est obligatoire.

A partir de Juillet 42, les juifs reçoivent un ordre de prestation de travail et doivent se rendre à la Caserne Général Dossin à Malines. De là, certains juifs sont envoyés à la construction du Mur de l'Atlantique mais la plupart vers les camps de la mort. En tout, 23 880 juifs seront déportés, dont 16 000 à Auschwitz, et seuls 1507 en reviendront. Afin de compléter les effectifs de ces convois, les rafles se multiplient.

3/ La Belgique au secours des juifs

Malgré ces mesures imposées par l'occupant allemand, la Belgique va se montrer active dans l'accueil et le sauvetage de juifs réfugiés ou belges, en particulier des enfants.

Il existe des homes pour les enfants de moins de 16 ans dont les parents ont été déportés. Ces homes sont gérés par des organismes comme l'ONE (Œuvre nationale de l'enfance) ou l'AJB (Association des Juifs de Belgique, contrôlée par l'occupant). Or le Comité de défense des Juifs (CDJ), qui tente de soustraire les juifs à la déportation, infiltre ces deux organismes et réussit à cacher des enfants juifs dans les homes pour

enfants. Le CDJ trouvera ainsi plus d'une centaine d'institutions –pensionnats, couvents, orphelinats, cliniques, etc ... ainsi que 700 logeurs privés pour héberger et cacher des enfants juifs, à travers toute la Belgique.

Les enfants juifs reçoivent de faux papiers d'identité, et sont inscrits sous un faux nom, un nom christianisé, puis sont convoyés vers leur nouvelle résidence. Beaucoup d'associations et organismes, des particuliers aussi, participent au soutien financier et matériel de ces institutions.

La reine mère Elisabeth interviendra elle-même plusieurs fois auprès de la police SS pour sauver des enfants placés dans des institutions ou en faire ressortir d'autres internés à la caserne de Malines et destinés aux camps.

En Mai 1943, le responsable des affaires juives à Bruxelles parle de 800 enfants juifs cachés en Belgique. Mais, à la fin de la guerre, ce seront 3000 enfants juifs que le CDJ aura sauvés de la déportation.

Le 12 Décembre 1980, un hommage national a été rendu à toutes les personnes qui ont aidé les juifs pendant la guerre, en Belgique.

4/ La Belgique en guerre dans l'Enfant de Noé

De nombreux faits, dans le roman, font référence à la guerre : par exemple, le choix d'une cachette pour Joseph (« ferme » ou « foyer d'accueil »?) (p.51), la nécessité d'avoir des timbres de ravitaillement (p.52), la faim perpétuelle qu'éprouvent les enfants, l'existence du marché noir (p.84), le débarquement des Alliés en Normandie (p.136), les avions anglais et les bombardements (p.134), la descente aux abris lors des alertes, etc. Quand la Gestapo découvre l'identité de certains des enfants cachés dans la Villa Jaune, elle demande au Père Pons qui « payait leur pension » (p.141) et celui-ci affirme que l'argent venait « de mécènes », ce que le chef de la Gestapo n'a aucun mal à croire. On peut penser que l'aide apportée par de grandes familles comme les Sully n'était pas seulement ponctuelle mais aussi financière.

C/ Personnages réels et imaginaires

1/ Les enfants cachés

Il y a donc eu en Belgique de nombreux enfants cachés dans des familles ou des institutions. Ces enfants se retrouvaient seuls après avoir échappé par miracle à l'arrestation de leur famille ou bien étaient confiés par leurs parents en d'autres mains, dans l'espoir qu'ils seraient sauvés.

Les enfants recevaient de strictes consignes de silence quant à leur origine, leur famille, leur nom (leur vrai nom étant gardé de façon cryptée) et les institutions qui les hébergeaient tentaient de les fondre dans le reste des pensionnaires et de la population locale.